

MARGUERITE NORET ¹

Le 18 mars 1647, Marguerite Noret, toute bouleversée, raconte à Louise de Marillac tout ce qui se passe dans sa communauté de l'hôpital de Nantes

*Vive Jésus en nos cœurs pour jamais.
Mademoiselle, ma très chère Mère,*

Je vous salue aux pieds de Notre Seigneur Jésus-Christ. Mademoiselle, je vous prie de m'excuser si j'ai été si longtemps à vous écrire. J'aimerais jouir du bonheur dont ma sœur ² jouit. Je prie notre bon Dieu qu'il lui donne la sainte persévérance, et à moi la force de bien souffrir tout ce qu'il lui plaira m'envoyer, d'autant que je suis bien faible.

Mademoiselle, je vous assure que j'ai l'esprit bien traversé de voir tout ce qui se passe entre nos sœurs et Monsieur l'aumônier ³. Je vous assure qu'il se passe tant de choses qui sont contre nos Règles, premièrement les résistances qu'elles font contre ma Sœur Isabelle ⁴ Et bien souvent elles s'en moquent. Quelquefois elle les ⁵ a trouvés ensemble, elle les avertit bien doucement, leur disant que cela n'était pas bien. Elles lui répondirent qu'elle, ni d'autres, ne les empêcheraient jamais, et elles la rebutèrent fort aigrement. J'ai une fois trouvé Monsieur l'aumônier et Sœur Catherine ⁶ au grenier dont j'en fus mal édifiée. Je vous prie d'y mettre remède, cela me peine beaucoup.

Ma Sœur Henriette ⁷ n'a point trouvé bon de quoi nous avons été à confesse à Monsieur d'Annemont ⁸. Elle nous a demandé s'il y venait encore un de nos Pères, si nous irions encore. Nous lui avons répondu que oui, d'autant que nous croyons que vous le trouverez bon. Il nous est arrivé un accident : c'est qu'il nous est mort une femme sans confession. Elle est arrivée à une heure, elle est morte à quatre. A son arrivée, Monsieur (l'aumônier) n'y étant pas, Monsieur dom Jean ⁹ étant présent, il ne l'a point voulu confesser. Il nous est mort aussi quelques-uns qui étaient assez en âge de les recevoir et ne les ont point eus.

Ma Sœur (Isabelle) m'a dit vous dire qu'elle a grand peur que Monsieur l'aumônier ne s'occupe trop envers nos sœurs, et que le soin des Pauvres n'en soit négligé. Autre chose ne vous pouvons mander. Je vous prie de faire mes recommandations à ma sœur Françoise et à toutes nos sœurs. Je demeure votre très humble

Marguerite Noret.

P.S. : Mademoiselle La Pinsonnière ¹⁰ se recommande bien à vous, et vous baise très humblement les mains ¹¹

¹ Echos de la Compagnie Novembre 1984

² Françoise Noret, Fille de la Charité, est à la Maison-Mère auprès de Louise de Marillac

³ L'aumônier de l'hôpital est Monsieur Maurice Fuset.

⁴ Sœur Isabelle ou Elisabeth Martin est la Sœur Servante. Elle est là depuis la fondation de l'établissement en août 1646.

⁵ La communauté de 8 Sœurs est divisée en 2 clans

⁶ Sœur Catherine Bagard est arrivée à Nantes en août 1646, avec 5 autres Sœurs conduites par Louise de Marillac.

⁷ Sœur Henriette Gesseume est arrivée à Nantes, en octobre 1646, quelques mois après les 6 premières

⁸ Monsieur d'Annemont, aumônier du Maréchal de la Melleraye est intervenu auprès de Monsieur Vincent pour obtenir l'envoi des Sœurs à l'hôpital de Nantes.

⁹ Dom Jean Morisse, religieux qui, par amour pour les Pauvres, s'est installé à l'hôpital, est apprécié par les Sœurs. (Lettre de Louise de Marillac en octobre 1646.

¹⁰ Mademoiselle de la Pinsonnière, dame de la Charité de Nantes, vient souvent visiter les pauvres malades de l'hôpital

¹¹ Lettre publiée en Doc. 452

En ce mois de mars 1647, Marguerite Noret travaille à l'hôpital de Nantes où les malades sont nombreux. Marguerite faisait partie de la petite troupe de six Sœurs, venue à Nantes 8 mois plus tôt en août 1646, petite troupe conduite par Louise de Marillac.

Le choix des Sœurs pour ce nouvel établissement n'a pas été facile. Des noms ont été proposés et acceptés au Conseil du 28 juin 1646. Deux des Sœurs choisies ne partiront pas à Nantes. Pour Marguerite, il n'y a pas eu d'hésitation. Les Fondateurs la connaissent depuis 10 ans, et l'apprécient.

Les premières années en communauté.

La famille Noret est originaire de Liancourt. Trois des Filles : Françoise, Marguerite et Marie seront admises à la Communauté. Cette famille est propriétaire de maisons. A la mort de Madame Noret, l'héritage a été partagé entre les enfants. Cela indique que le père était déjà décédé.

En 1636, Monsieur Vincent parle "des bonnes filles" venues de Liancourt. Il s'agit certainement de Françoise et de Marguerite Noret. Comme les autres jeunes qui viennent pour servir les Pauvres, Françoise et Marguerite sont placées dans les paroisses de Paris, auprès de Sœurs plus anciennes. Et elles viennent régulièrement à la Maison Mère pour recevoir la formation donnée par Monsieur Vincent et Mademoiselle.

Marguerite est envoyée à Nanteuil et y demeure un ou deux ans. Monsieur Vincent, dans une lettre à Louise de Marillac, parle de la fille de Liancourt revenue de Nanteuil, et Jeanne Dalmagne dans sa lettre raconte comment, avec ses compagnes, elle a ouvert les paquets de Marguerite pendant qu'elle faisait ses adieux dans la ville. On ne sait pas quelle fut la réaction de Marguerite.

Après la retraite annuelle faite à la Maison Mère, Marguerite reprend son service dans l'une des paroisses de Paris. C'est de là qu'elle partira pour Nantes en juillet 1646.

L'envoi en mission à Nantes.

La communauté de Nantes a été très applaudie à son arrivée. Toutes les Dames de la ville, les Religieuses cloîtrées voulaient les voir. Un grand enthousiasme soulève la ville. Très vite, les 6 Filles de la Charité vont remédier aux abus qui existaient dans l'hôpital : les soins n'étaient pas assurés régulièrement, l'alimentation des malades était insuffisante, la propreté laissait à désirer. Marguerite, pleine d'ardeur, s'engage à fond dans ce travail.

Pendant un mois, la nouvelle communauté bénéficie des conseils de Mademoiselle. Les points pratiques sont réglés avec les Administrateurs. La question des achats et de la nourriture est difficile à résoudre, car une femme en était chargée et elle désire conserver son pouvoir, à l'hôpital. Peu à peu, grâce à la prudence et la sagesse de Louise de Marillac, tout s'arrange. Celle-ci repart à Paris vers la mi-septembre.

Les premières difficultés.

La vie de la communauté toute orientée vers le service corporel et spirituel des Pauvres est soutenue par la prière quotidienne, les rencontres communautaires. Élisabeth Martin, la Sœur Servante, a vécu les débuts de l'établissement à Angers, elle a l'expérience de la vie hospitalière.

Cependant, très vite, la communauté se trouve en butte à des critiques. Certains n'acceptent pas que les Sœurs aient remédié aux abus, abus dont ils profitaient. D'autres critiquent leur manière de vie. Les murmures, répercutés par les uns et les autres, s'amplifient.

Les Sœurs souffrent de cet état de choses. Certaines vont chercher à s'expliquer, à se justifier. Henriette Gesseume, arrivée en novembre pour la pharmacie, ne craint pas de donner des explications. Mais à force d'entendre des reproches sur la conduite de la petite communauté, elle en arrive à ne plus voir que du mal en sa Sœur Servante. Elle est suivie par quelques compagnes.

Ainsi progressivement des clans apparaissent dans la communauté. D'un côté, la Sœur Servante très soutenue par Claude Brigide, et par son assistante Claude Carré. De l'autre côté : Henriette Gesseume, Catherine Bagard et Antoinette Larcher. Les deux autres Sœurs de la communauté ne prennent pas trop position. Marguerite Noret serait du côté de la Sœur Servante, Marie Thilouze suit davantage Henriette avec qui elle est arrivée de Paris en novembre 1646.

La situation communautaire se dégrade rapidement. Le clan d'Henriette et de Catherine s'appuie sur l'aumônier de l'hôpital qui n'accepte pas la Supérieure. Les rencontres sont fréquentes, d'abord spontanées au détour d'un couloir, puis peu à peu désirées et recherchées. Catherine Bagard va manquer de prudence. Elle ne se rappelle plus les conseils donnés par Monsieur Vincent. Pourquoi est-elle montée au grenier avec l'aumônier ? Quelle est la raison de ces rires que tous ont pu entendre ? On se surveille réciproquement, on s'épie. Les gestes des unes et des autres sont critiqués, rapportés, exagérés. Catherine a fait faire des mouchoirs pour l'aumônier. On l'a appris. Alors on va intercepter le porteur. On aura une preuve palpable pour l'accuser. Antoinette est gourmande. On l'épie au réfectoire. Une Sœur occupée dans la pièce voisine regarde ce qu'elle met dans son assiette. Son manque de mortification est durement commenté.

Élisabeth va chercher conseil en dehors de l'hôpital. Alors on dit que la Sœur Servante n'est jamais là, qu'elle manque à son devoir. La désunion s'installe, la vie de prière se relâche. Des paroles violentes sont échangées.

Monsieur des Jonchères, le directeur spirituel choisi par Monsieur Vincent, va essayer de remédier au désordre. Il réunit les Sœurs, les invite à une réflexion sur leur vie et les engage à prendre quelques résolutions pratiques. Devant le peu de succès de son intervention, il écrit le 2 mars à Mademoiselle Le Gras. Il reconnaît que les Sœurs sont bien intentionnées, qu'elles aiment leur vocation, que le fond semble bon, mais il ajoute :

« Quelque contrariété naturelle de leurs humeurs les empêchent de s'ouvrir avec assez de liberté les unes envers les autres. »¹²

Il signale que le climat de la communauté est fait de silence défiant, d'aversion non combattue, d'éloignement des esprits.

Devant la situation qui empire, Marguerite se décide à écrire aux Supérieurs. La désunion, le manque de charité, les critiques continuelles provoquent un relâchement dans le service des pauvres malades. Les soins ne sont pas donnés à temps, l'assistance spirituelle est négligée. Tout son être de Fille de la Charité réagit. Cela ne peut durer. Les Pauvres ne peuvent ainsi souffrir de la désunion communautaire. La mort d'une femme en quelques heures, sans aucun secours spirituel, lui fait immédiatement prendre la plume. Marguerite raconte les choses telles qu'elles se passent. Elle se sent fortement interpellée dans sa fidélité à sa vocation et demande l'aide des Supérieurs.

En quinze jours, Monsieur Vincent et Mademoiselle vont recevoir plusieurs lettres de Nantes : celle de Monsieur des Jonchères, une de l'aumônier qui accuse très fortement la Sœur Servante, une de Claude Brigidé dure pour ses compagnes, et une très douloureuse d'Élisabeth Martin.

Pour essayer d'y voir clair et remédier aux désordres, les Fondateurs décident d'envoyer à Nantes et Sœur Jeanne Lepintre et Monsieur Lambert. Louise de Marillac annonce la visite régulière. Elle invite les Sœurs à rechercher d'où peuvent venir les petits troubles qui paraissent entre elles et à voir comment s'est introduite la zizanie.

« Mes chères Sœurs, il faut être à Dieu et toutes à Dieu et pour y bien être, il faut nous arracher à nous-mêmes. Croyez-moi, mettons la sonde sans nous flatter à nos maux et nous trouverons que ce n'est que cet amour de nous-mêmes qui est notre plus grand ennemi, et qui est cause que nous trouvons à redire aux autres, que nous désirons tant être satisfaites en toutes choses. »¹³

Une longue lettre de Monsieur Vincent vient aussi aider les Sœurs à préparer la visite. Elle leur propose de réfléchir sur ce que veut dire Vivre en vraies Filles de la Charité. Il leur explique ce qu'est une tentation, sa signification. Il leur propose des moyens très concrets pour rétablir la paix entre elles. Il supplie les Sœurs de ne pas se conduire en enfants recherchant les flatteries de la Sœur Servante, mais en personnes responsables qui ont répondu à l'appel de Dieu.¹⁴

Le changement de Sœur Servante.

¹² Monsieur des Jonchères à Louise de Marillac – 2 mars 1647 – Doc. 449

¹³ Louise de Marillac aux Sœurs de Nantes – 8 mai 1647- Ecrits 196

¹⁴ Vincent de Paul aux Sœurs de Nantes – 24 avril 1647 – Doc. 457 ss.

La visite de Monsieur Lambert et de Jeanne Lepintre se conclut par des changements : le départ d'Élisabeth Martin, la Sœur Servante, qui sera remplacée par Jeanne Lepintre, le rappel à Paris de Catherine Bagard et d'Antoinette Larcher.

Ces changements, l'arrivée en juillet de deux nouvelles Sœurs, Jacquette et Jeanne de Saint-Albin, provoquent un renouveau dans la Communauté. La paix se rétablit, chacune se fortifie dans sa vocation. De nombreuses lettres de Louise de Marillac viennent encourager les Sœurs.

« Je vous prie de dire à toutes nos Sœurs que je les salue et les prie que tous les matins elles se lèvent avec un nouveau courage de bien servir Dieu et les Pauvres. »¹⁵

Louise profite de ces lettres pour donner des nouvelles des familles.

« Dites à ma Sœur Marguerite Noret que tout son monde se porte bien, sa sœur Françoise a eu sa lettre. »¹⁶

De nouvelles difficultés

Les difficultés ne se sont pas toutes dissipées avec ce renouveau communautaire. Louise de Marillac avait prévenu les Sœurs :

« Il ne faut pas penser empêcher entièrement les médisances et calomnies, mais les souffrir puisque notre Maître a vécu et est mort en si grande paix parmi ses calomnieux. »¹⁷ (L.M. 213)

Une certaine défiance demeure face aux Sœurs. Même l'Évêque de Nantes comprend mal leur manière de vie.

Jeanne Lepintre désire une communauté fervente. Elle s'efforce de réduire les sorties fréquentes dans la ville, les pertes de temps en bavardages inutiles. Mais il est difficile de réformer les mauvaises habitudes prises en période de relâche. Marguerite regimbe et, faiblesse bien humaine, ce qu'elle condamnait chez les autres, elle le fait. Elle commence à critiquer sa Sœur Servante, cherche conseils et appuis auprès de religieux de la ville, raconte ses peines à des personnes extérieures à la communauté. De Paris, Louise de Marillac avertit Marguerite :

« Je prie ma sœur Marguerite de se souvenir que si elle n'est pas bien fidèle à Dieu, elle aura un grand compte à lui rendre à la mort. Oh ! qu'il est dangereux d'écouter la chair et le sang. »¹⁸

L'avertissement n'est pas entendu. Claude Brigidie rejoint Marguerite dans sa critique. Devant l'impossibilité de rétablir la paix et l'union dans sa communauté, Jeanne Lepintre supplie que Monsieur Lambert revienne pour une visite. Monsieur Lambert vient à Nantes dès le mois de juillet 1648. Il voit chaque Sœur, rencontre toute la Communauté, prend rendez-vous avec les Administrateurs, avec le nouvel aumônier. Le 17 juillet, il envoie le compte rendu de sa visite à Louise de Marillac. La note sur Marguerite est sévère et suggère le rappel à Paris.

« Ma Sœur Marguerite a bien des défauts, et pour l'âge et pour le peu de liaison qu'elle a aussi avec la Sœur Servante. Cette fille pourrait peut-être se conserver mais il faudrait qu'elle fût un peu plus proche de vous encore pour 4 ou 5 ans. A moins de cela, je crains pour elle qu'enfin elle ne reprenne l'esprit du monde et celui de la chair. L'état de cette maison expose tellement nos Sœurs à ces hasards que véritablement c'est une grâce de Dieu extraordinaire de la vocation qu'elles se conservent comme elles font. »¹⁹

La visite a provoqué chez Marguerite un sursaut. Elle prend conscience que sa manière d'être et de vivre n'est pas celle d'une Fille de la Charité, que les multiples conseils venus de l'extérieur au lieu de l'aider l'ébranlent dans sa vocation, que sa prière s'est raréfiée, qu'elle méconnaît sa Sœur Servante. Aussi lorsque Louise de Marillac lui demande de rentrer à Paris, elle obéit promptement.

¹⁵ Louise de Marillac à Jeanne Lepintre – septembre 1647 – Ecrits 224

¹⁶ Louise de Marillac à Jeanne Lepintre – septembre 1647 - Ecrits 225

¹⁷ Louise de Marillac à Jeanne Lepintre) 22 juillet 1647 – Ecrits 213

¹⁸ Louise de Marillac à Jeanne Lepintre – 6 juin 1648 – Ecrits 245

¹⁹ Monsieur Lambert à Louise de Marillac) 17 juillet 1648 – Doc. 521

Le retour à Paris.

Arrivée à Paris à la fin du mois d'août, Marguerite se confie simplement à Louise de Marillac. Elle lui exprime ses erreurs, ses difficultés, son désir de mieux faire. Humblement, elle constate :

« Nous sommes capables de faire toutes les fautes que les autres font. »²⁰

Le 25 décembre de cette même année, elle assiste à la conférence de Monsieur Vincent. Celui-ci parle de l'amour de la vocation.

« Il y en a parmi vous, mes chères Sœurs qui, par la grâce de Dieu, aiment tant leur vocation qu'elles se feraient crucifier, déchirer et couper en mille morceaux plutôt que de souffrir quelque chose de contraire. Et il y en a un bon nombre par la miséricorde de Dieu. »²¹

Marguerite a dû rougir en entendant la suite. N'est-ce pas ce qu'elle vient de vivre :

« Mais cela n'est pas donné à toutes. Et il peut en avoir d'autres à qui la vocation n'est pas si suave, qui ont plus de peine des pratiques, qui ne sont pas si soumises et à qui l'obéissance semble un joug fâcheux et difficile à supporter. Et celles-là sont sujettes à être souvent ébranlées et à en ébranler d'autres. »²²

Monsieur Vincent a-t-il croisé le regard inquiet et douloureux de Marguerite. Il atténue un peu ses reproches :

« Ce n'est pas que, par la grâce de Dieu, j'en sache de telles, mais il peut y en avoir. »²³

Les larmes sont-elles venues aux yeux de Marguerite ? Monsieur Vincent encourage :

« Quoi ! je me refroidis, je ne sens plus ma première ferveur et je me laisse abattre. Je ne songe plus que c'est Dieu qui m'a appelée !... Oh, mes sœurs, considérez l'excellence et la grandeur de votre vocation. Je n'en sache pas de plus grande en toute l'Eglise. Vous faites profession de donner votre vie pour le service du prochain pour l'amour de Dieu. Y a-t-il quelque acte d'amour qui surpasse celui-là ? »²⁴

Marguerite est très marquée par cette conférence. On dirait que Monsieur Vincent a parlé tout particulièrement pour elle, qu'il a lu dans son cœur. Elle repart pleine de confiance, sûre de l'amour de Dieu et rejoint sa communauté à la paroisse Saint-Gervais. En ce soir de Noël monte de son cœur un chant d'action de grâces, car le Seigneur l'a gardée dans sa vocation, malgré ses chutes, ses fautes. Elle voudrait tant dire aux autres Sœurs l'importance de l'union dans la communauté, la nécessité de partager avec sa Sœur Servante.

Les dernières années de sa vie.

Marguerite a retrouvé sa ferveur au service des pauvres malades. Elle s'y donne sans compter.

A la fin de l'automne 1654, elle tombe malade. La maladie traîne en longueur. En janvier, Louise de Marillac annonce le décès de Marguerite de Saint-Gervais. à Barbe Angiboust et Anne Hardemont, Il s'agit très certainement de Marguerite Noret, que S Barbe et Anne, anciennes dans la Compagnie ont bien connu. Le nom de Marguerite Noret ne figure pas dans la liste des Sœurs présentes dans la Compagnie le 8 août 1655.

Marguerite a eu une vie difficile, elle a dû lutter pour demeurer fidèle. Mais au fond de son cœur, il y a toujours eu et l'amour de son Dieu et l'amour des Pauvres.

²⁰ Louise de Marillac Cécile Angiboust – 8 janvier 1657 – Ecrits 530

²¹ Conférence du 25 décembre 1648 – Conf. 303

²² Conférence du 25 décembre 1648 – Conf. 303

²³ Conférence du 25 décembre 1648 – Conf. 303

²⁴ Conférence du 25 décembre 1648 – Conf. 404